CHRONIQUE

DES ÉTUDES LATINES

PAR J. MAROUZEAU

I. — CONSEILS DE RÉDACTION

La mise au point de certains des articles qui me sont remis pour la *Revue* me donne l'occasion de revenir sur une question de méthode que j'ai déjà abordée ici même (tome XXXII, 1954, p. 85) : il s'agit de la pratique à adopter dans les publications scientifiques pour les citations et références. Cette même question a été posée très opportunément au cours des débats de l'Assemblée générale de la *Fédération internationale des Associations d'études classiques*, qui s'est tenue à Londres en août 1959, et le rapport rédigé par le professeur K. Latte a été publié dans le dernier fascicule du *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, p. 185 et suiv. Je crois devoir extraire de ce rapport, pour les lecteurs de notre *Revue*, les observations qui me paraissent les plus pertinentes, accompagnées de quelques réflexions personnelles.

M. Latte traite essentiellement de la question des abréviations de titres et de noms propres. A cet égard, le principe essentiel, c'est qu'une abréviation de titre doit être immédiatement intelligible pour tout lecteur, même non spécialiste. Qui, sous *ASF*, serait capable de reconnaître *Acta Societatis Fennicae*? Comment savoir si *RE* signifie *Revue Épigraphique* ou *Real-Encyclopädie*? *RÉA*, *RÉG*, *RÉL* sont tout juste admissibles pour *Revue des Études Anciennes* ou *Grecques* ou *Latines;* mais *Ar.* est insuffisant pour *Aristophane* et *Aristote*, *Pl.* pour *Platon*, *Plotin*, *Plutarque*, *Plaute* et *Pline*. Les abréviations pratiquées par les bibliographies usuelles ne doivent pas servir d'exemple : *CRAI* est parfaitement de mise dans l'*Année philologique*, parce que l'explication en est fournie dans une liste préliminaire qui figure dans chaque volume, mais au cours d'un ouvrage indépendant il faudra au moins adopter une abréviation parlante telle que *Cr. Acad. Inscr.* Même observation naturellement pour les titres d'ouvrages, anciens ou mo-

dernes : *Att.* est insuffisant pour signifier *Lettres à Atticus*, *CE* pour *Carmina Epigraphica*[1].

Dans les indications bibliographiques, respecter l'usage de chaque langue : ne pas changer *Heinrich* en *Henri* et *Enrico* en *Henricus*. Ne pas accoler aux noms d'auteurs un déférent *M.*, destiné à signifier *Monsieur*, mais qui peut être interprété comme l'abréviation d'un prénom ; en revanche, indiquer toujours les initiales des prénoms. Quand on veut renvoyer à un titre déjà cité, se garder bien des abréviations *l. l.*, *o. l.*, *o. c.*, qui condamnent le lecteur à des recherches sans fin dans un contexte souvent très éloigné. Faire un usage systématique des particularités typographiques : employer pour les textes cités soit des italiques soit du romain encadré de guillemets, mais non les deux procédés conjugués ; pour les titres d'ouvrages antiques, adopter de préférence la capitale pour la lettre initiale et des minuscules pour les initiales des mots suivants : *De orat.* plutôt que *De Orat.*, *de Orat.* ou *de orat.* Libeller les références chiffrées en usant de grandes capitales romaines pour le livre, de petites pour le chapitre et de chiffres arabes pour le paragraphe ; donc : *De orat.*, II, III, 8.

Enfin, détail qui a son importance pour gagner de l'espace, donc épargner de l'argent, éviter dans toute la mesure du possible les très brèves notes de bas de page, qui n'occupent qu'un fragment de ligne ; en particulier, les simples références à un ouvrage peuvent sans inconvénient être incorporées au texte. Tout le monde gagnera à l'observation de ces règles : le lecteur, le réviseur de la *Revue* et l'imprimeur, sans compter l'auteur lui-même, à qui seront épargnées les malédictions des usagers.

II. — Sur la pédagogie du latin

Faut-il, dans cette Chronique, aborder le domaine (scabreux !) de la pédagogie du latin? Ce ne peut être sans enregistrer (de nouveau, mais avec une insistance accrue) les doléances des maîtres : allongement interminable des « queues » de classe, ignorance — c'est trop peu dire — inintelligence des faits de langue les plus élémentaires, incompréhension totale de ce que représente la langue, histoire et pensée.

La recherche des causes dépasse ma compétence : les maîtres évoquent souvent l'accession inconditionnée des inaptes à l'enseignement du second degré. Une chose me frappe : c'est que la baisse du niveau coïncide avec l'intensification des efforts déployés par les auteurs de

1. Au moment de mettre en pages, je reçois du Centre national de la Recherche scientifique le texte de « Recommandations pour l'abréviation des titres de périodiques » qui est en accord parfait avec les observations présentées ici.

manuels scolaires. Et je me demande s'il n'y a pas là, paradoxalement, un rapport de cause à effet.

Pendant des générations, on a mis entre les mains des élèves des manuels qui étaient des inventaires honnêtes de la langue, des descriptions systématiques : listes de faits, présentation de tableaux, énoncés de règles, tout un matériel mis sans artifice à la disposition des élèves à qui on demandait un effort de compréhension, d'analyse et d'adaptation ; effort pénible, ennuyeux parfois, mais efficace.

Tout est changé aujourd'hui : il s'agit d'éviter à l'élève le travail d'application, le passage méthodique de la grammaire aux textes ; on lui offre « le latin sans pleurs », c'est-à-dire sans efforts — je dirais presque sans appel à l'esprit ; l'ossature de la langue lui est représentée par des graphiques, avec signes d'appel et de renvois, jeux de figures géométriques, d'accolades, de parenthèses, artifices typographiques, couleurs, dessins. Et quels dessins ! Une imagerie puérile, qui évoque la dernière page de certains journaux, avec les aventures de Will le gangster ou de Baba l'éléphant : la notion d'actif représentée par une attaque à main armée, celle de passif par la défaite du combattant. L'élève, sollicité par toutes ces provocations, dérouté par ce truquage, perd de vue les mots, le sens et la pensée, et oublie qu'il s'agit de grammaire, ce qui semble être l'idéal des auteurs de manuels.

Par un seul trait les manuels récents sont (hélas !) semblables aux anciens : à savoir le choix des exemples proposés à l'élève ; type : « Le père du laboureur a donné une rose à la fille du poète. » J'exagère? Au hasard des manuels je cueille : « Les ânes semblent stupides. — La main droite a des doigts habiles. — Où prend-on des poissons? — Déjà le général levait le camp, lorsque la pluie commença à tomber. — Rendez-nous notre père, par qui nous fûmes engendrés. — Il est certain que le nombre des étoiles est pair ou impair. »

Mais nous touchons là l'effet d'un autre préjugé de la pédagogie moderne. C'est de traiter le latin comme une langue actuellement vivante. Préjugé répandu par des initiatives qui vont jusqu'à aboutir à des Congrès. Non, le latin n'est pas une langue vivante, comme celles que prétendent enseigner les manuels de conversation pour touristes. Le latin que nous pouvons, que nous devons enseigner, est une langue morte : langue que nous ne connaissons qu'écrite, langue de littérature, langue savante, apte à l'expression de la pensée et de l'art, donc qui ne peut s'apprendre que par une application raisonnée, formative, éducatrice. Et ce latin-là, c'est celui qu'on ne sait plus, parce qu'on ne l'apprend plus.

— Est-ce l'occasion de signaler les derniers avatars de la question éternellement à l'ordre du jour, celle de la prononciation du latin? Il

convient peut-être de signaler d'abord une nouvelle intervention des latinistes de l'Académie française, qui ont maintes fois pris parti dans le débat. M. André Maurois a rendu compte dans *Carrefour* du 21 janvier 1959 d'une séance où une fois de plus l'opposition à toute réforme s'est manifestée de façon catégorique et sarcastique. Mais voici un fait nouveau qui pourrait bien mettre un terme au débat engagé depuis un demi-siècle : après les oppositions et réticences sans cesse renouvelées de la part des responsables de l'enseignement, les *Instructions* publiées au *Bulletin officiel* du 5 septembre 1960 disent en propres termes : « Il est temps de mettre fin à l'anarchie qui règne dans la plupart de nos établissements du second degré : la prononciation restituée s'impose. » Pourquoi ne pas crier « Victoire ! » après les luttes que nous avons si longtemps menées?

Faut-il même ajouter que la victoire est trop belle? Nous sommes nombreux qui avons toujours fait des réserves sur l'adoption de l'accent latin, mal connu et difficile à réaliser; or, « l'Inspection générale des lettres, disent les Instructions, est favorable à l'accentuation des mots latins ». Quelle? serions-nous tentés de demander.

III. — Collaboration internationale

Notre Société entretient avec les savants des divers pays des rapports cordiaux et fructueux, qui ont été marqués au cours de l'année 1960 par de nombreux voyages de nos membres à l'étranger :

M. J. Carcopino, appelé à Madrid par l'Institut français et la Fundación Pastor, a fait dans le cadre de leurs activités deux conférences sur les trouvailles archéologiques de Vix et sur la question d'Alésia.

M. Ch. Picard a représenté l'Académie des inscriptions et belles-lettres au Congrès international de l'histoire des religions qui s'est tenu à Marburg sous sa présidence.

M. Gilbert Ch. Picard a été chargé par le C. N. R. S. d'une mission pour l'étude des mosaïques en Espagne (région de Barcelone-Alicante).

M. A. Piganiol a pris part au Convegno del Istituto di studi etruschi ed italici qui s'est réuni à Cortone, Pérouse, Todi et Gubbio, et a accompli une mission au Maroc (avec une conférence à l'Université de Rabat).

M. M. Durry a fait une série de conférences à Rome, Naples et Florence, et une autre en Turquie (Istanbul, Izmir, Ankara), où se manifeste une rénovation des études classiques.

M. G. Dumézil a poursuivi en Asie Mineure le cours de ses explorations ethniques et linguistiques.

M. P. Grimal a été appelé à prendre part aux Entretiens de la Fondation Hardt à Genève-Vandœuvres.

MM. P. Boyancé et A. Dain ont été invités à Zurich par l'Association suisse des philologues classiques, à l'occasion du Congrès décennal de la Société suisse des professeurs de l'enseignement secondaire, à une série de conférences, d'une part sur « la religion de Virgile », d'autre part sur « le philologue dans une bibliothèque de manuscrits ».

M. M. Lejeune a été invité pour trois conférences à l'Université de Rome.

M. P. Courcelle a été appelé à faire une conférence à l'Université de Fribourg-en-Brisgau.

M. J. Fontaine, comme on a vu plus haut, a participé en Espagne à la réunion internationale des études isidoriennes.

M. H. Bardon a poursuivi en Italie le cours de ses investigations sur l'art classicisant.

M. Ch. Samaran a fait une conférence à l'Institut des hautes études de Bruxelles sur les réalisations et projets du Comité international de paléographie, et Mlle M.-Th. d'Alverny a participé à un Congrès tenu à Majorque sur les manuscrits de Raymond Lulle.

Mlle J. Vielliard s'est rendue à Rome pour la réfection de la Bibliotheca historica medii aevi et le recensement des documents pontificaux.

M. N. I. Herescu a été appelé à traiter d'une part de questions de poétique et d'autre part du problème de l'humanisme aux Universités de Rome et de Catane, puis à celles de Bonn, Cologne, Mayence et Tübingen.

M. R. Bloch a participé au Congrès de l'Istituto di studi etruschi ed italici de Cortone, M. R. Chevallier au Xe Congrès d'études romagnoles à l'occasion d'une mission du C. N. R. S. en Italie du Nord ; M. J. Cousin a conduit à Rome une délégation d'architectes et ingénieurs.

MM. H. G. Pflaum et H. Stern ont donné une série de cours à l'Institute for Advanced Study de Princeton (États-Unis).

Mlle J. Ernst a été appelée par la Faculté des lettres de Catane pour une conférence sur l'état actuel des études classiques dans le monde, et, prenant contect avec l'Institut d'études classiques de l'Université et le Centre d'études sur le christianisme antique, s'est plu à constater l'état florissant des études antiques dans cette terre de Sicile.

D'autre part, elle a participé aux activités de la F. I. E. C. (Fédération internationale des Associations d'études classiques), qui a tenu à Rome une réunion restreinte de son Bureau, décidant de convoquer d'une part en 1961 son Assemblée générale à Varsovie, d'autre part d'organiser en 1964 aux États-Unis le IVe Congrès des études classiques.

— Les Groupes affiliés à notre Société ne manquent pas d'orienter leurs activités dans le sens de la collaboration internationale : le président sortant du Groupe Romand, M. J. Béranger, a été appelé pour

des conférences à Fribourg-en-Brisgau, et il est invité pour 1961 à l'Institute for Advanced Study de Princeton, où M. A. Alföldi est directeur de département ; M. G. Redard a accompli une mission en Iran pour recueillir les matériaux d'un Atlas linguistique ; M. P. Collard a été nommé directeur de l'Institut suisse de Rome. — Le Groupe Strasbourgeois a invité à son siège des collègues allemands et sous la conduite de M. Moreau a visité à l'occasion d'une de ses séances les centres universitaires de Sarrebruck et de Trèves. M. J. Hatt a suivi l'important développement des fouilles en Italie du Nord ; M. R. Schilling a été invité pour des conférences aux Universités de Bâle et de Bonn et au Cercle Saint-Louis des Français à Rome.

— Je n'achèverai pas cette prospection sans évoquer le rôle éminent que vient de jouer pendant des années fructueuses M. J. Bayet comme directeur de l'École française de Rome, inspirant et orientant les travaux des pensionnaires et accueillant au centre de la romanité des représentants de la science internationale. Son successeur, M. P. Boyancé, est déjà en place pour continuer sa mission.

IV. — Initiatives dans le domaine du latin tardif et médiéval

Au cours de l'année 1960, sous les auspices de la Société thomiste, le R. P. M. Hubert a pris l'initiative de « Colloques amicaux d'humanisme médiéval » visant à confronter, en comités restreints, l'expérience de chercheurs appliqués aux disciplines les plus diverses dans un domaine circonscrit en principe à l'Occident chrétien entre les dates de 1200-1325. Bien que le point de départ chronologique coïncide avec la date extrême où s'arrêtent les activités du Centre d'études supérieures de civilisation médiévale de Poitiers, il s'agit de tout autre chose que d'un prolongement de cette institution officielle et universitaire. Le but visé est de provoquer rencontres et entr'aides, pour permettre à chacun de multiplier la valeur de ses travaux par le contact avec des compétences complémentaires. Les textes et le vocabulaire du latin médiéval sont au centre de ces entretiens et discussions.

— M. J. Fontaine nous fait connaître que, du 28 septembre au 5 octobre 1960, s'est tenue à Léon (Espagne) une *Reunión internacional de estudios isidorianos*, à l'occasion du XIV^{e} centenaire de la date (présumée) de la naissance d'Isidore de Séville, en 560, en même temps que du millénaire de la « Bible wisigothique » de Léon, qui fut copiée et enluminée en 960. Ce Congrès a réuni avec de nombreux participants espagnols des spécialistes étrangers de l'œuvre du Sévillan, de la Bible latine et du Haut Moyen Age. Leçons, communications, discussions au cours des colloques ont permis d'envisager les problèmes des versions

latines de la Bible en Espagne sous les aspects les plus divers, et surtout de faire le point des études isidoriennes au milieu du XX^e siècle.

Une bibliothèque spécialisée, un centre de documentation et de renseignements sur l'avancement des études isidoriennes ont été fondés à la collégiale Saint-Isidore de Léon. Un Comité international d'études isidoriennes a été constitué, qui se propose d'organiser les travaux d'approche nécessaires à la préparation des Prolégomènes à une édition nouvelle des *Origines* (l'édition Lindsay de 1911 reposant sur une collation insuffisante de la tradition manuscrite la plus ancienne et sur un groupement très contestable des manuscrits utilisés). Parallèlement, des *indices uerborum* des différentes œuvres commenceront d'être établis à Salamanque et Léon. Le Comité se propose de répartir l'édition des vingt livres entre divers collaborateurs, à la manière dont l'Association Guillaume Budé a conçu et réalisé, sous la direction de M. A. Ernout, l'édition de l'*Histoire naturelle* de Pline l'Ancien.

Tous les latinistes qui seraient intéressés par ces projets, ou qui auraient déjà entrepris un travail quelconque sur Isidore de Séville, sont invités à se faire connaître à l'un des membres du Comité isidorien : l'édition des *Origines* ne pourra être menée à bien que grâce à une ample collaboration. Ajoutons que l'ambition des « isidoriens » est de parvenir à constituer ultérieurement à Saint-Isidore de Léon un centre de réunions scientifiques périodiques consacrées à la patristique hispanique et, plus largement, à l'étude de la civilisation wisigothique en Espagne.

V. — Questions a l'ordre du jour : Romanité et humanisme

Une question irritante, vaine peut-être, mais sans cesse posée, est celle de la confrontation entre hellénisme et romanité. Elle vient d'être soulevée en particulier par la publication presque concomitante de deux ouvrages recensés ci-dessous, p. 425 et suiv. : *La civilisation romaine*, de P. Grimal (cf. nommément p. 343-348), et *The world of Rome*, de M. Grant (par exemple p. 112, 154, 200). Je note aussi que, dans la conclusion d'une Conférence faite à l'Université de Catane et publiée dans la revue *Orpheus*, t. VI, 3, 1959, sous le titre : *De Catulle à saint Cyprien, évolution d'un concept de la divinité*, M. N. I. Herescu s'est trouvé amené à réviser certains aspects de la mentalité des Romains et à signaler l'intérêt que présenterait l'histoire — qui, dit-il, reste encore à faire — de l'*humanitas* romaine (p. 134), rappelant l'avertissement déjà donné dans la *Rivista di Filologia*, 1958, p. 427 : « Histoire qui, dans une mesure plus ou moins large, devrait constituer pour le monde romain l'analogue de ce qu'est pour le monde grec la *Paideia* de W. Jaeger ». Ajouterai-je

que M. Herescu lui-même a déjà marqué à cet égard sa prise de position (en faveur des Romains) dans un article de la revue *Pen in exile*, n° 26, 1960 : *L'écrivain et la mission humaniste de l'Europe*, ainsi que dans la *Rivista di cultura classica e medioevale*, 2e année, n. 3, 1960 : *Les constantes de l'humanitas romana.*

S'agissant en somme d'un des aspects de la question plus générale de l'humanisme, je crois devoir saisir l'occasion, non pas d'en discuter une fois de plus, mais d'attirer l'attention sur une des enquêtes qui lui sont périodiquement consacrées.

Phase officielle de l'enquête, pourrait-on dire, car l'initiative en appartient à l'U. N. E. S. C. O., organe en un sens de la pensée mondiale. On sait que dans le cadre de l'U. N. E. S. C. O. s'est constitué un organisme appelé « Conseil international de la philosophie et des sciences humaines » (= C. I. P. S. H.), qui groupe des Fédérations recouvrant le domaine des sciences de l'homme. Or, dès le cours de sa première Assemblée générale, tenue à Bruxelles en 1949, le C. I. P. S. H. s'était déclaré disposé à « promouvoir la compréhension mutuelle des peuples et la connaissance de l'homme en favorisant dans le domaine des sciences humaines la coopération internationale ». Sur quoi, à la suite de maintes réunions, plusieurs enquêtes ont été instituées, dans le cadre de l'U. N. E. S. C. O., auprès de personnalités compétentes, puis auprès du Comité d'entente des fédérations internationales du personnel enseignant, des Commissions nationales des États membres de l'U. N. E. S. C. O., et de l'Association internationale des Universités ; enfin une démarche auprès de la Fédération internationale des Associations d'études classiques (F. I. É. C.), à laquelle est agrégée notre Société des Études latines, a provoqué la mise au point d'un remarquable rapport qui a été publié dans le *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, et que vient de compléter un exposé de Mlle J. Ernst, secrétaire générale de la F. I. É. C., publié dans le *Siculorum Gymnasium* de Catane, sur le « Stato attuale degli studi classici nel mondo ».

D'autre part, la question de l'humanisme dans ses rapports avec l'organisation de l'enseignement et le développement de la culture moderne a été posée par les services de l'U. N. E. S. C. O. dans deux « Documents de base » qui ont suscité de nombreux rapports soumis à l'Assemblée générale du C. I. P. S. H., réunie à Ann Arbor (Michigan) en 1959. Il faut ajouter — et c'est l'objet principal de la présente note — que toute la matière de cette longue et minutieuse enquête doit faire l'objet de la part de l'U. N. E. S. C. O. d'une publication dont j'ai été chargé de réunir les éléments propres à fournir un « état de la question ». Porte ouverte, sans doute, à bien des débats, dont on doit souhaiter qu'ils finissent par clarifier le problème.

J. MAROUZEAU.